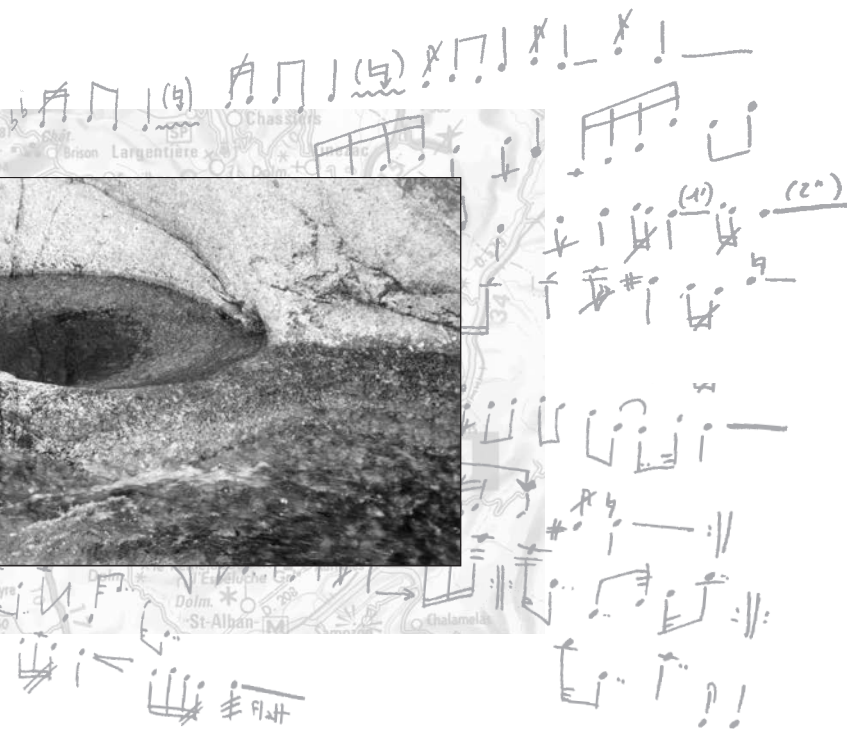




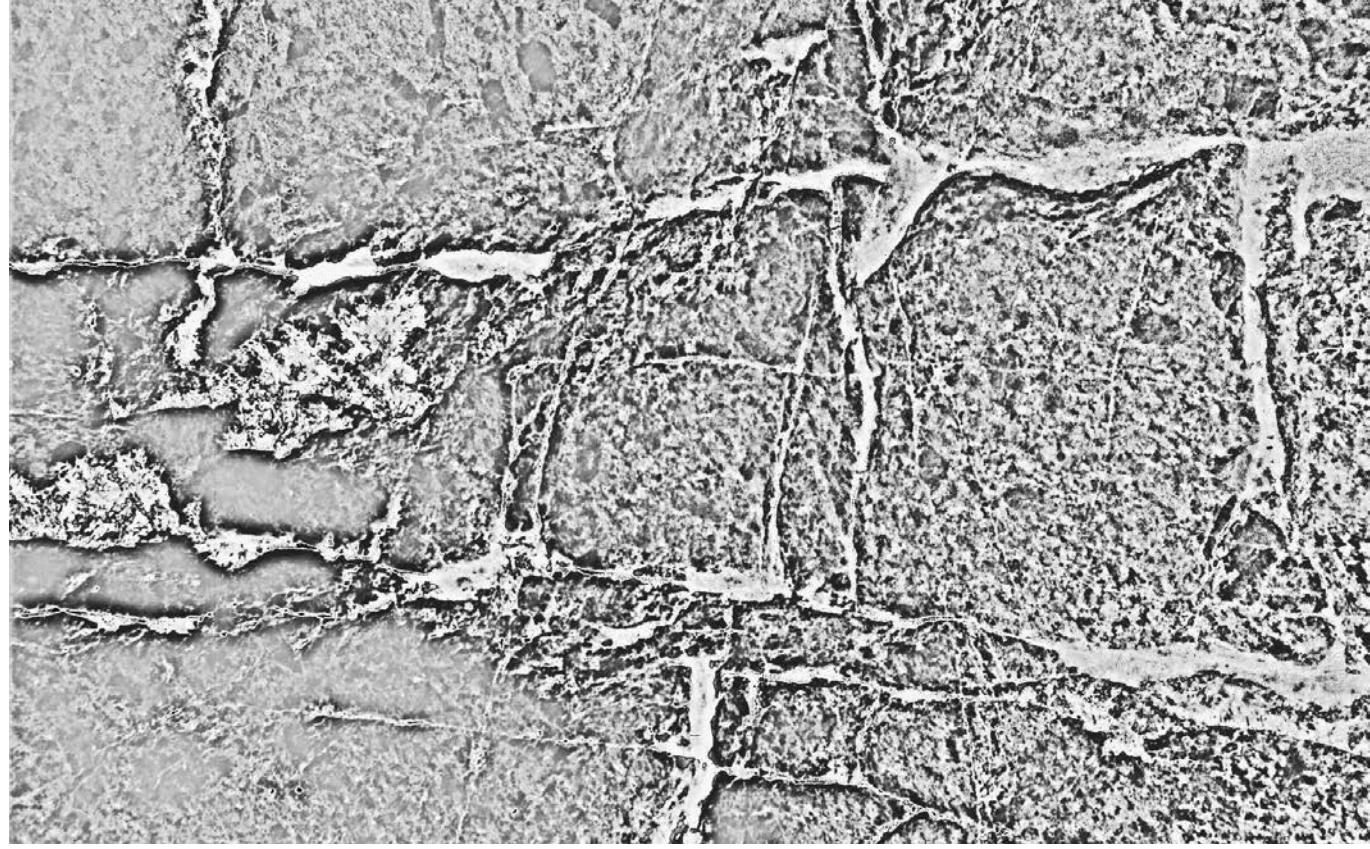
Lumière de loin.

*Je voudrais t'insuffler la fraîcheur
capillaire par capillaire
que t'enfantent le glissement de l'air
et le resserrement
des papilles te faire des mots verts
au matin des mots
que tu aies envie de toucher de broyer
t'écrire avec les ongles dans l'âge paresseux
des roches
dans les yeux –
te convaincre de la terre.*

Lorand Gaspar
«Iconostase»,
in *Sol absolu*

Naître au monde. Mais le monde n'était-il pas, hier, en ceux et pour ceux qui maintenant « naissent » ? Chacun élit sa terre en univers quand l'univers est inconnu ou méconnu. Longtemps le monde ainsi fut idée du monde, monde-comme-solitude, ou comme-identité, qui s'élargissait à partir de la seule évidence du particulier connu et englobait le Tout comme pure extension de ce particulier. Celui qui partait loin de chez lui, le Découvreur, et celui qui sur sa terre demeurait, l'à-découvrir, partagèrent cette commune croyance. Naître au monde, c'est concevoir (vivre) enfin le monde comme relation : comme nécessité composée, réaction consentie, poétique (et non morale) d'altérité. Comme drame inaccompli de cette nécessité.

Édouard Glissant
«Soleil de la conscience»,
in *L'Intention poétique*



Entre pierre et eau

L'Atelier du héron
&
L'Atelier du Rhône
Rencontre en Ardèche
du 26 au 29 juillet 1997

Où que j'aille,
c'est ici que j'aborde.
Odysseas Elytis

Samedi 26 juillet

Arrivés la veille dans la nuit. Plutôt que rechercher le lieu-dit *Vallée* et risquer d'errer dans la montagne, nous avons préféré, Marinette et moi, rester près de Thines et dormir à la belle étoile. Premières impressions géopoétiques échangées autour d'une soupe fumante tandis que les insectes dansent ou caracolent près de nous. En contrebas, invisible, la rivière gronde et chahute la pierre. Plus haut, une vive radiance sublunaire frise les crêtes environnantes. Paisibles comme Baptiste, nous prenons nos quartiers sur un pavement de schistes avec, en guise de grog pour l'esprit, cette phrase-koan de Caspar David Friedrich: « Ferme ton œil physique et fais monter au jour ce que tu as vu dans la nuit... »

Au petit matin, entraînés par le chant des merles et des mésanges, nous partons à la découverte de Thines et de ses alentours. Haut perché sur un promontoire de granit, le hameau (quelques bâtisses blotties autour d'une église romane au porche richement ouvragé) domine une profonde et étroite vallée où serpente une rivière aux reflets blancs: la Thines. Vu d'ici, le paysage

et c'était Chines
qui brillait là-haut
tel une vieille tour à
tout semblait désert.

"venir AVANT la nuit"
insistait notre plan:
nos avions juste APR

Pas de terrain plat
après inspection pas à pas
la rivière gurgouille
dans le bas
inaccessible
trace visible ni audible
de campement.

(souvenir de deux hérons
et un milan royal)

Maximette

des éboueurs
clignotant

repas pris
de mille insectes
œuvre
noir

jeté sur une terrasse désertée

arbre tangué
ses bras le ciel

sais où je suis
je me reconnais
étouffés clignent de l'œil

de nuit la lune
le tout.

d'être dans ce tout
l'ailleurs.

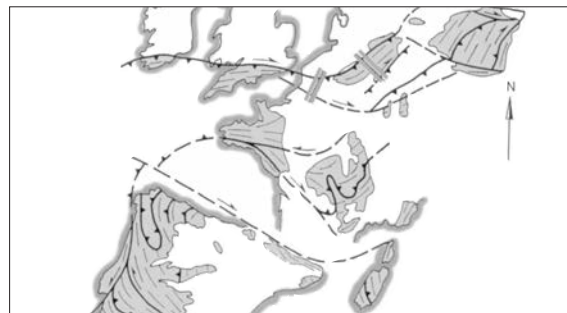
est impressionnant et nous restons quelque temps à regarder ces masses rocheuses plissées et très contrastées où les verts, les ocres, les gris et les bleus se jouent et se déploient au gré d'une lumière qu'aurait aimée un Cézanne ou un Monet. Puis, nous poursuivons notre chemin vers la montagne. Attentifs au lieu, nous parlons peu, les sens éveillés, avivés au contact des formes de vie animée et inanimée...

*Tout parle ? Écoute bien.
C'est que vents, ondes, flammes,
Arbres, roseaux, rochers, tout vit !
Tout est plein d'âmes.
Mais comment ? Oh ! voilà le mystère inouï.*
V. Hugo, *Les Contemplations*

Voilà un poème qu'un Jakob Böhme aurait apprécié, lui qui écrivait dans son *Mysterium Magnum* :

*Si je ramasse une pierre
ou une motte de terre
et que je les regarde,
j'y aperçois le supérieur et l'inférieur,
j'y aperçois même le monde entier...*

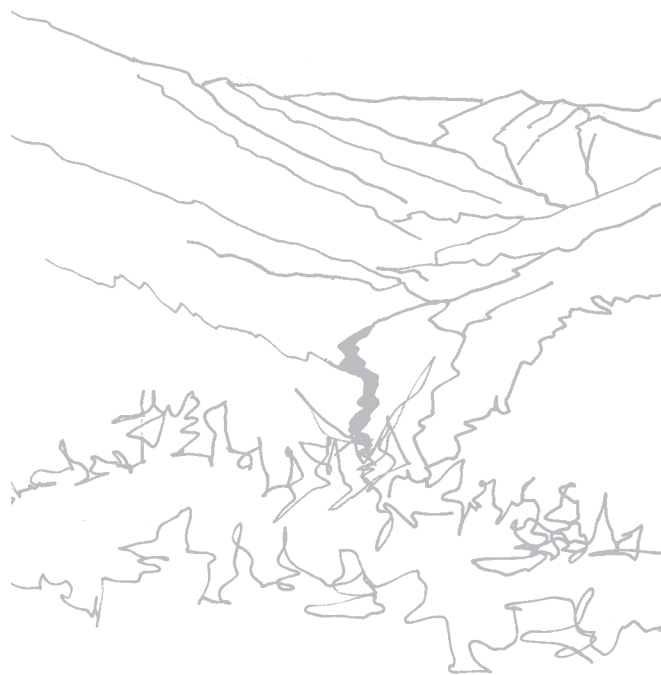
Le monde entier !... Je ramasse un caillou, puis un deuxième. L'un est gris rosé, du granit à gros grain, l'autre est brun foncé, oxydé et micacé, du schiste. Je les soupèse, je les retourne – caresses grenues sur les mains –, et me voilà géomentalement projeté dans un certain monde, celui que tentent de décrire les sciences de la Terre, avec ses cartes, ses graphiques, ses schémas...



Le Massif central fait partie de l'ancienne chaîne hercynienne, chaîne montagneuse qui, avant sa dislocation suite à l'ouverture de l'Atlantique, parcourait la Pangée, des Appalaches jusqu'au Caucase, il y a 300 millions d'années. Disloquée, arasée, déformée, les matériaux de cette chaîne sont les constituants principaux de la croûte continentale européenne (du Portugal à la

Pologne), et peu nombreuses sont les régions où celle-ci affleure en surface (hormis le Massif central, les plus intéressants reliquats hercyniens se trouvent en Bretagne, en Bohême, en Rhénanie, dans les Ardennes et dans les Vosges). Là où nous sommes, l'affleurement des couches primaires est liée à l'érosion et au soulèvement du massif suite à sa prise en tenaille par les Alpes et les Pyrénées. Ceci explique aussi le volcanisme et les importantes effusions magmatiques qui ont sculpté le paysage (de formation récente, essentiellement du granit sur un socle schisteux).

Tout en palpant ces deux cailloux, ces deux fragments de monde (*substratum mundi*) qui, d'une main à l'autre, enjambent temps, chiffres et figures, je contemple à nouveau ces reliefs tourmentés, tous ces escarpements recouverts d'une végétation dense et tenace, habile à s'agripper aux moindres aspérités. J'en apprécie les formes échevelées et les volumes moutonnés, mais le soleil, déjà haut dans le ciel, commence à déployer son voile de lumière, bleuisant les ombres, braisant les couleurs, déliant l'espace. Je cligne des yeux, et voilà que tout se met à papilloter, à poudroyer dans l'étendue, libérant les lignes de force du paysage :



Arias de lignes et de points fugaces donnant corps à l'espace. Trame dansante du paysage... Ce qui demeure, un silence veiné de lumière, une énergie nerveuse nouant l'éphémère...

*Le jour, pour nous, ce sera l'ajour
la déchirure d'aube dans les grands pans d'épaisseur ;
ce sera l'appel de lumière comme de l'évidence oubliée,
le temps de se retourner, de cligner des yeux
et tout le temps long après de l'éprouver qui manque,
et d'en douter.*

*Nous marchons à couvert
sous la mémoire oblitérée ou bien trop faible
pour rien fonder sur ce chemin de défiance,
dressant au jour tout le long le piège
de notre peu de foi.*

*Aussi le jour, ce n'est qu'un éclat,
le temps d'une résistance qui cède
– et la lumière surprise par le chas, une incertitude,
comme entre deux feuillées d'ombre le soleil
un instant qui brille – et s'est échappé.*

Judith Chavanne

Être à l'écoute du réel, « suivre librement le commerce des nervures/les tessons épars du rayonnement » (Lorand Gaspar) et, à l'aube des jours qui passent, poétiser ses rapports au monde, créer des liens, élargir le chas de nos lumineuses incertitudes... Voilà ce qui peut motiver une existence, l'enrichir et la renouveler en profondeur. Voilà l'immodeste raison de notre présence en ces hauts lieux d'eau et de pierre...

*plus d'une fois à l'aube [...]
j'ai rêvé d'une genèse
l'univers naissait sans s'interrompre
non pas d'un ordre venu du dehors
mais ample mais plein de sa musique
d'être là caillou compact à l'infini
rempli par la danse dont vibre chaque son
foré dans la lumière –
fugue de courbures en clair et ombre
sans départ ni achèvement
jaillie du jaillissement
de la même marche indivisée
le souffle à deux battants
sur les pistes pulmonaires [...]*

Lorand Gaspar

Tandis que nous continuons à progresser vers la montagne (regard porté vers le nord-est), je repense aux *Lettres de Gourgounel*, au séjour ardèchois que Ken fit non loin d'ici (à vol d'oiseau, Gourgounel n'est qu'à quelques kilomètres, une petite journée de marche à travers monts et vallées), il y a déjà plus de trente-cinq ans. Voici ce qu'il écrivait dans une de ses *Lettres* adressée à ceux qui se demandaient (des citadins apparemment intrigués) ce qu'il était fichtre-dieu-venu-glaner en ces lieux désolés :

Je suis venu ici, non pas poussé par un quelconque goût pour la régression pastorale, mais afin de mener à bien un certain travail. L'alchimiste allemand du XVI^e siècle, Kunrath, rend compte de la démarche que j'envisage de la façon suivante : « Étudie, médite, sue et travaille. Alors un flux bienfaisant te sera donné, qui proviendra du cœur du grand monde, et qui est pour nous une authentique et naturelle eau-de-vie. »

Arpenter les voies du silence, étudier, œuvrer... Tout un programme de vie qu'il n'a cessé de défendre et de développer, et qu'il appelle aujourd'hui le *champ du grand Travail*. Assurément, une expression-clé pour qua-

lifier la démarche géopoétique, mais qui se doit aussi d'être bien interprétée car (et à relire ses *Lettres*, c'est évident) sa signification est large et n'est pas, loin s'en faut, incompatible avec d'autres approches comme, par exemple, celles-ci :

- roupiller aux heures chaudes sous un mûrier ;
- flâner au clair de lune et renifler bruyamment (de préférence après la pluie) ;
- savourer en bonne compagnie un *pousse-à-boire* et revenir sous la brume en chahutant la pierraille ;
- se lever avant l'aube et errer dans la forêt, en quête d'un champignon « planétaire » ;
- picorer un *picodon* tout en observant les nuages ;
- refaire une petite sieste ;
- lire Mi Fu, Tu Fu, et danser sous l'orage ;
- enfin bref, s'exercer à bien des possibles, à tout sauf porter cilice ou gueuler *alleluia* !

Floup, floup, floup ! Surgissant d'épais fourrés, une pie s'envole bruyamment pour aussitôt se poser sur la branche dénudée d'un châtaignier. Revenu au réel, à de simples évidences comme dirait Thierry-Pierre, j'observe Marinette, elle et ses manières d'évoluer au hasard

du sentier. Visiblement plus intéressée par les végétaux, je la regarde reniflant la flore, se penchant ici et là pour reconnaître telle espèce, en apprécier les formes, s'interrogeant sur d'autres... Nous savons si peu, et le lieu est si divers. Que de choses à découvrir, à entrevoir, à ressentir entre micro et macrocosme !

*Au loin s'envole mon ouïe, au loin ma vue
au loin cette lumière installée dans mon cœur,
et ma pensée aux intuitions qui portent loin ;
que vais-je donc dire ? Oui ! Que vais-je découvrir ?*

Rig-Veda 6.9.6.

Le sentier que nous avons emprunté finit par se confondre avec une source jaillissant sous un chaos de gros rochers arrondis. À nos pieds, de larges vasques de granit remplies d'eau vive scintillent au soleil. Plus haut, un étroit défilé hérissé d'une épaisse broussaille nous invite à d'erratiques escalades. Entouré de hautes parois de pierre, cet endroit désolé est étrangement paisible, et d'une étonnante richesse végétale. Que de pommiers, châtaigniers, mûriers, hêtres, chênes, bouleaux, saules et autres s'entremêlant en un inextricable et buissonneux fouillis ! On se croirait dans un verger abandonné qu'au-

rait conçu naguère un jardinier persan un peu chanvré. En fait, il est plus probable que ce soit là le résultat de la pollinisation, l'œuvre hasardeuse des insectes, des oiseaux et du vent...

Mais le temps passe. Nos estomacs commencent à gargouiller et nous rappellent à d'autres réalités. Nous rebroussons chemin. Petit déjeuner ravigorant sur le bord de la route avant de rejoindre *Vallée* et la « hér(h)onnière » qu'a choisie Louise pour nos prochains ébats « entre pierre et eau »...

Arrivés eux aussi la veille, Serge, Daniel et Louise nous attendent à l'ombre d'un large châtaignier. Nous les surprenons en pleine phase de... mais comment dire ? À voir leur manière un peu mongoloïde de fixer le vide [Yeap !, le champ du grand Travail !], nous n'en doutons pas un seul instant. Ce fut une belle fête, hier soir chez Louise ! Une étonnante et sympathique septuagénaire, ardèchoise pure souche, qui a bien voulu nous accueillir sur son domaine. Nous papotons quelque temps avec elle (apparemment, *mamy* supporte mieux le pastis que nos effilochés compères !) avant de flâner, curieux comme des marmottes, dans son verger...

Retrouailles et rencontres
à "Vallée" chez Louise

Dans le jardin à terrasses
chacun s'installe à son étage

qui, à l'air :

couloirs de vergers et sigales

qui, à l'eau :

presque'île entre rivière et béalère

(petit canal dragant les
eaux de montagne pour
rafraîchir les terres d'en-bas)

Rampes de châtaignes vertes
douce comme poils de lique -
herbes folles dérobant le
sol sans les pas - cailloux.

Escaliers d'ombre dans l'étoffe
du soleil.

Parfois, une couture déchirée :
pluie de fils d'or.

Un nuage s'efface
et déshabille la colline
un instant
engarnachée d'ombre.

Dans ces arbres
qui se ressemblent
combien de luses au repos ?

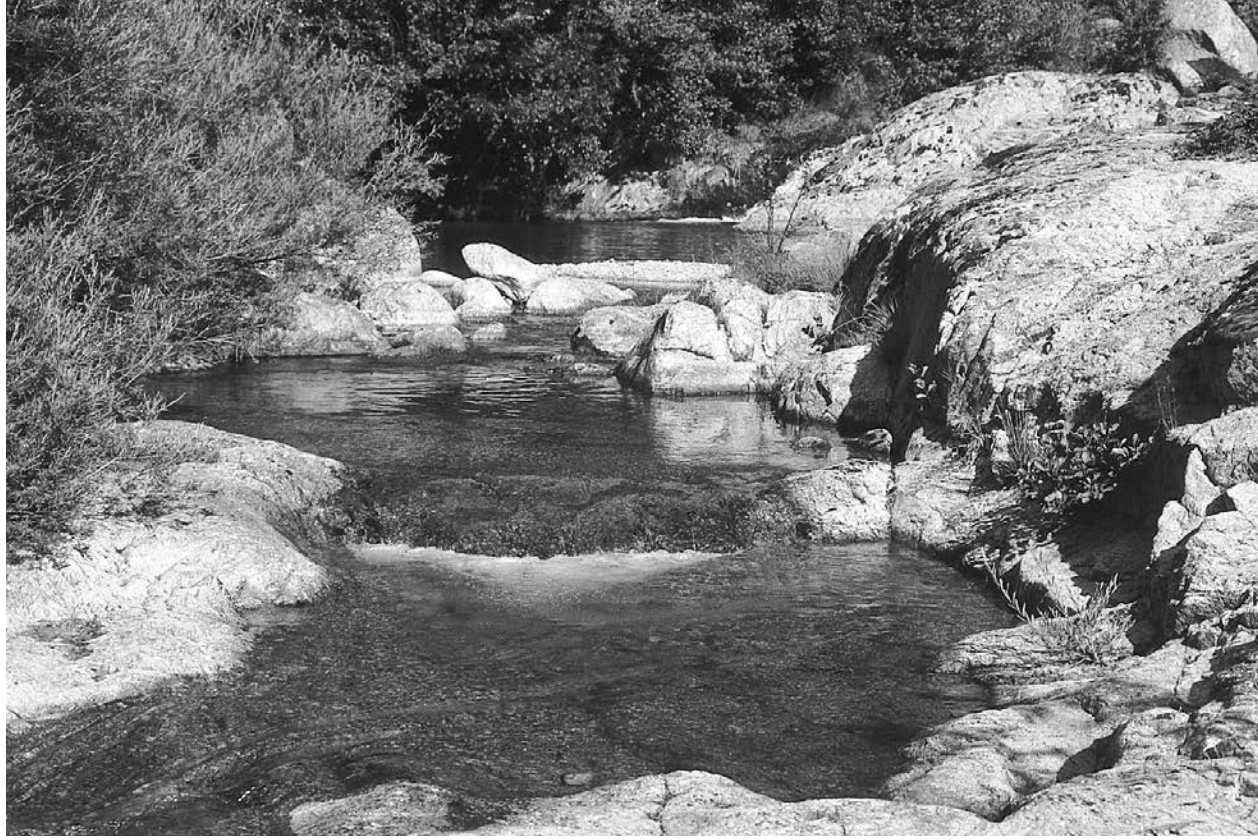


Plus tard dans l'après-midi, arrivée des membres de l'Atelier du Rhône. D'abord, Yvan « bleu d'Auvergne » et Dominique « au-large-sourire » [yeap !]; puis sherpa Lionel, lui et ses sacs, ses bouquins, ses deux pains de Savoie plus gros qu'un safu (qu'il a aussi emporté!), le tout couronné d'un drôle de chapeau! (Comment a-t-il fait pour porter tout ça?) Ensuite, nous rejoindra Jacqueline (une amie violoniste de Louise) et enfin, *last but not least*, Anne et Frantz. (Le lendemain, s'ajoutera au groupe un étonnant personnage: Momo dont la dégaine à la Harpo Marx et le verbe à la Han Shan sont tout un poème!) Les deux ateliers à nouveau réunis (mais dites-moi, qui est l'anagramme de qui: Rhône ou héron?), les réjouissances géopoétiques peuvent commencer.

Le soir, après que chacun ait choisi son lieu, nous rassemblons tous dans une petite clairière pour discuter du programme de demain. Louise propose un corps à corps avec l'eau et la pierre: remonter la rivière jusqu'à plus soif! (Yeap! une bonne manière d'être tout de suite dans le bain!) Adopté, vendu! La suite, on verra plus tard... Imperturbable, la rivière déroule sa partition-tonnerre. Durdur s'annonce le dodo!...

AN-

Daniel Caspar



*Dimanche 27 juillet
le bain du matin*

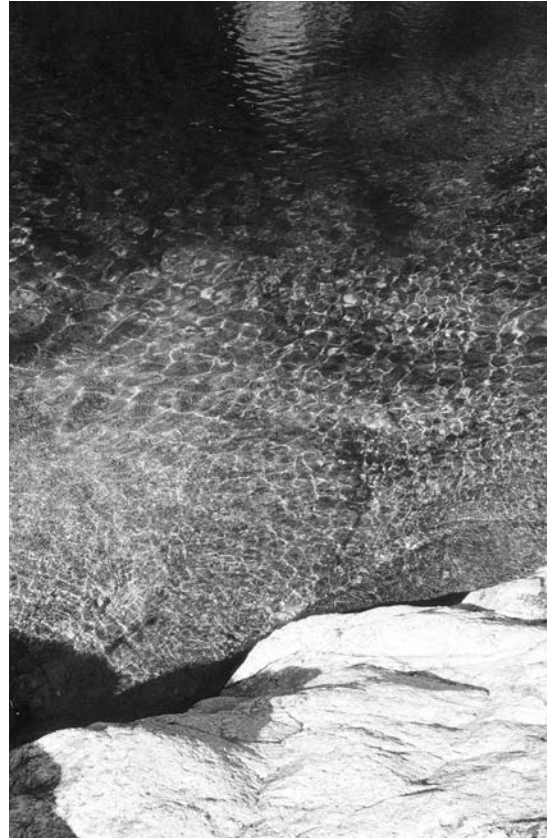
Je nage dans un creux d'eau profonde
de la rivière Thines.

C'est le matin, le soleil point à peine.
Les araignées d'eau s'écartent sur mon passage
– je vois leurs flotteurs qui s'enfoncent
si délicatement à la surface de l'eau,
sans jamais la percer...

Deux libellules d'un bleu intense
(qui me rappelle celui des gentianes de Koch
admirées récemment dans les Alpes)
dansent tout autour de ma tête.

Leurs ailes paraissent presque noires,
leurs longs corps frêles ont des reflets de fougère.

Le soleil émerge au-dessus des crêtes.
La lumière inonde de vert
l'eau sombre de la Thines...





Remontée de la Thines

Remontant la rivière, apprendre à distinguer,
par la couleur des pierres, les rochers glissants
des rochers rêches, le chemin sûr de celui qui
ne conduira assurément qu'au plongeon !

Après zazen, qi gong et tai qi du matin,
Louise, Anne et Frantz font encore quelques
mouvements de qi gong au milieu de la rivière ;
posée sur une pierre, une libellule les imite...

La gorge de la Thines s'enfonce
profondément entre les collines.
Au-dessus de nous, crêtes brûlées de soleil,
pierres-sentinelles, pays ravagé, arbres morts,
silence criblé de cigales...

Deux baraques comme deux rochers,
probablement abandonnées depuis longtemps,
se perdent dans les ronces et le paysage.

Les fougères brillent dans la lumière,
agitées par le souffle de la rivière...

Ah ! le goût acide et frais des pommes sûres !
Un déjeuner de mûres et de fromage
nous attend ensuite...

*

Accroupis dans la rivière, nous chantons
en battant l'eau de nos mains
un chant de marin slave
appris par Jacqueline, l'amie violoniste de Louise :
« Plovy plovy doubokoïe moré... »

*

En haut de la gorge, cascade et soleil : le dernier bassin.
Je m'y baigne, me sèche au soleil,
étaie un peu de mûres écrasées, de terre et d'herbes
sur mon carnet pour une « peinture »
plus ou moins réussie...

La cascade déferle dans ma tête.
Je me renverse en arrière et pousse un cri de loup
qui résonne longuement entre l'eau et la pierre.

Écho. Vacarme de la chute.
Choc. Silence.

La pierre est ronde sous mes reins
ronde et chaude
brûlante.

J'accrole à ce grand corps de pierre
mon corps encore transi
du souffle de la cascade.

Entre pierre et soleil
sang et silex
deux sons de source circulent dans ma tête
violence
et fraîcheur.

La pierre est rude sous mes reins
lichen vert et jaune accroché
pierre écaillée comme peau de serpent
peau lissée, brûlée comme la pierre.

Quand un nuage un instant voile le soleil
pierre et peau frémissent
l'eau froide glisse sous la peau de pierre.

Contact.



À flanc de colline
dans la chaleur du flanc
remonte le bruissement de l'eau

grondement du temps qui passe
du passage d'en haut vers l'en bas

remonte la coulée du bruit de l'eau
monte à l'aube le soleil
allume flanc à flanc la vallée
enflamme le vert

toujours la folie du vent lave la colline
plonge et ébroue le grand vert

aux pieds du monde vert
le méandre d'eaux plonge la colline

si peu d'oiseaux
qu'on croirait
que l'eau les chasse

le grondement qui nous endort et nous libère
ramène et resserre la montagne

le vent qui nous éveille fait frémir la colline
nous remontons les longs frémissements
intangibles de la vallée

en nous la vallée devient orée
entre l'eau et les rochers nous bondissons

chevilles d'eau
torse d'arbres
bouche de vent
tête en vallée

Serpents de lumière
 sur les ruyombes rocheux
 défilés de gorys
 bal des petits bouillons
 farandoles des poissons
 dans les flancs granitiques
 parade des agions
 la rivière prend des airs
 de carnaval
 feuilles - ailes frémissantes
 épidermes de pierre gueillant
 l'éclaboussure
 mousse changeante tendre ou glissante
 sous le pied insécure

Serpents de lumière
 sur les ruyombes rocheux
 défilés de gorys
 bal des petits bouillons
 farandoles des poissons
 dans les flancs granitiques
 parade des agions
 la rivière prend des airs
 de carnaval
 Feuilles - ailes frémissantes
 épidermes de pierre gueillant
 l'éclaboussure
 mousse changeante tendre ou glissante
 sous le pied insécure
 Loin des gorys
 le courant rit à toute gorge
 langue déliée de l'eau
 abondance déliée
 étanchement de toutes les soifs
 présentes et à venir
 Soudain
 tout devient immobile - se fige -
 prise l'invisible
 le mouvement n'ose plus
 et ce silence - goutte d'éternité

Loin des gorys, et des rigoles
 le courant rit à toute gorge
 langue déliée de l'eau
 abondance déliée
 étanchement de toutes les soifs
 présentes et à venir

Soudain
 tout devient immobile - se fige -
 prise l'invisible
 le mouvement n'ose plus
 et ce silence - goutte d'éternité

Marinette

Après cette remontée de la Thines, ce corps à cœur très ludique avec l'eau et la pierre (un peu éprouvant tout de même), retour au campement en début de soirée. Nous nous dispersons quelque temps avant la préparation du dîner. Méditation sur la pierre chaude pour certains, rebaignade ou encore *tea party* sous un noyer pour d'autres. Tandis que nous papotons à l'aise, Daniel, notre préposé attitré au thé, finit par connaître (à force d'aller et venir sur le sentier herbu, rocaillu et très pentu) ce que nous connaissons tous à un moment ou à un autre : une auguste glissade très râpe-cul ! Heureusement, les thermos sont saufs, c'est le principal ! Plus tard, un autre cri – terrible celui-là, à déraciner un arbre ! – nous fait osciller entre rire et consternation biblique. Yvan vient de laisser tomber à l'eau son amour de fromage (à force de le couvrir, ça devait arriver !), ce qui m'inspire sur le vif un petit haïku :

du Fourme d'Ambert / flotte sur la rivière / quelle galère !

Au crépuscule, sur une large nappe de granit, nous prenons ensemble un copieux repas (une salade de thon pleine de bonnes choses à picorer – *miam* !) arrosé comme il se doit (Bourgogne et Côtes du Rhône – *tchin-*

thines !). Rires, conversations diffuses, lecture de textes et... musique. Marinette nous joue quelques airs à l'accordéon. Yvan poursuit à la clarinette et nous interprète deux morceaux (inachevés nous dit-il) dont l'un est une traduction musicale (quel son ! quelle énergie dans le jeu !) de ce qu'il a ressenti lors de notre séjour en Drôme. Jacqueline prend ensuite son violon et nous emmène tranquille dans des contrées de l'âme qui ne manquent pas de reliefs. Puis nos trois musiciens reprennent de plus belle, ensemble cette fois, ce qui donne lieu à quelques improvisations particulièrement complices et aussi, emportés par la musique, à quelques pas de danse de la part des plus allumés d'entre nous. Une sacrée ambiance règne sur le granit, une belle et grisante spirale pour le corps et l'esprit qui s'achève en bain de minuit. Tandis que les moins frileux se dégrisent dans la rivière, Dominique et moi, allongés sur la pierre encore chaude, restons à papoter tout en observant le ciel étoilé... (*exit* le compte rendu)

*Nuit miroitante
Moment où l'on dirait
que la source même prend feu
Philippe Jaccottet*



Nuit du monde

Granitique aquatique



De rive en rive

Les galets d'une mélodie

Leurs ricochets dans l'esprit

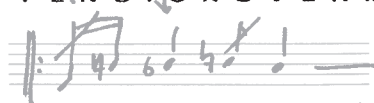


rires ET rives

lueurs fugaces



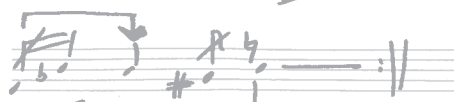
TENSION SVERMEILLES



hérissée d'amarres

la fraternité

dérive



hors-temps de l'espace

Droit niens des troubadours

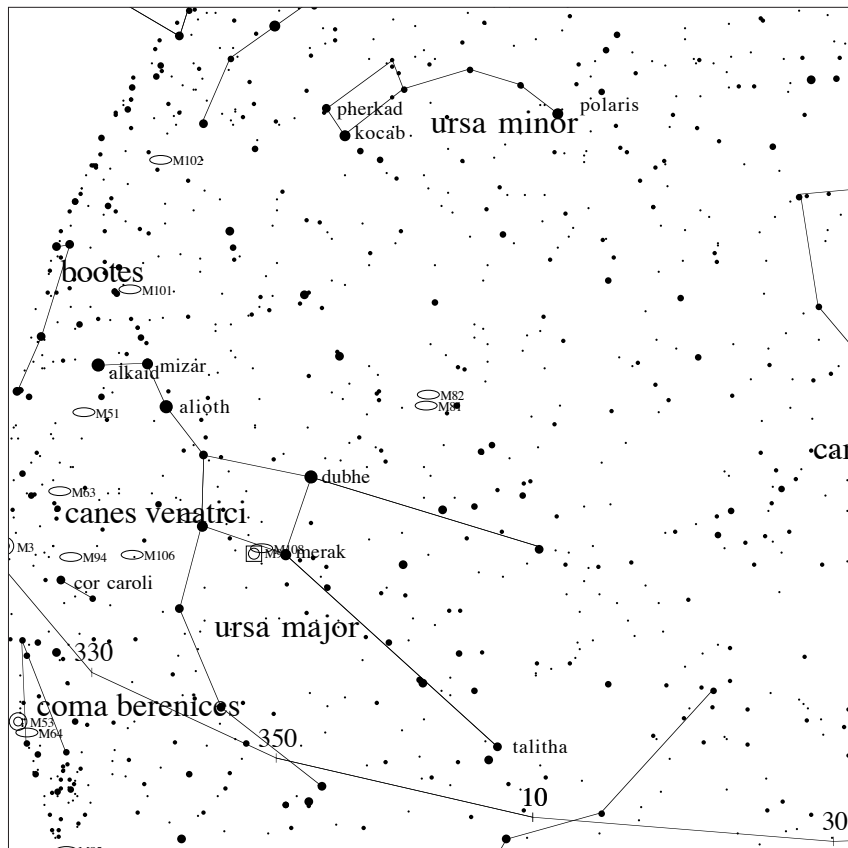
Néant dressé

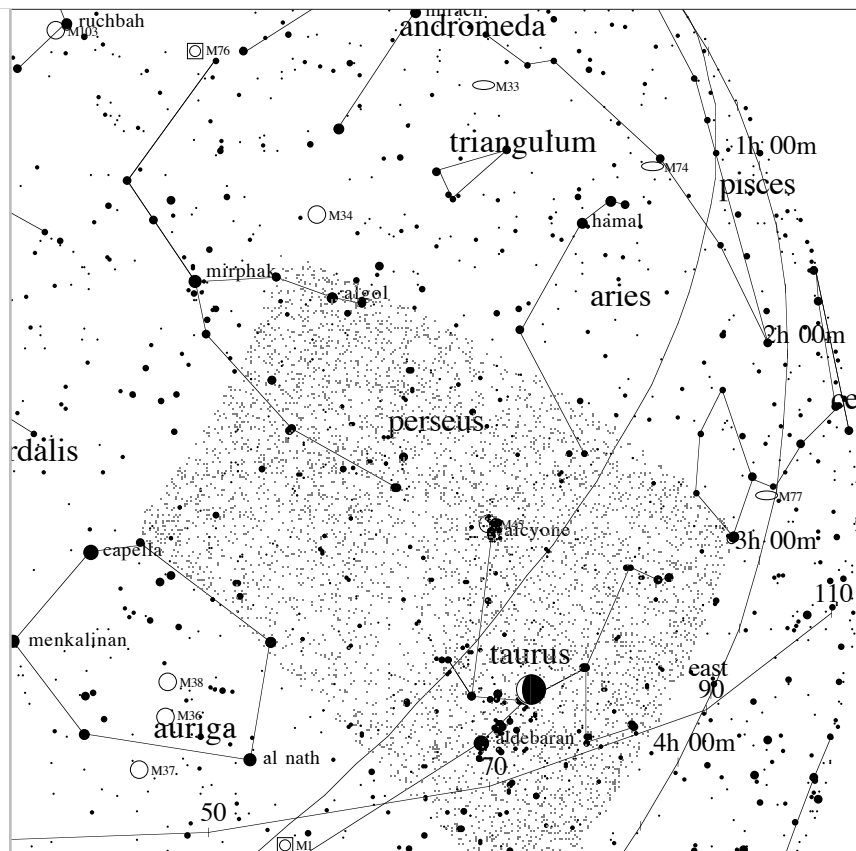


Yvan Dendievel

Le jour se retirant,
 toute attention
 aux pierres du chemin!
 à ce qu'elles indiquent de lueur,
 1/4 de seconde avant le placement
 de nos pas, nos corps portés
 par une danse habile
 sur la géométrie des rochers.
 Élégance à la nuit naissante.
 Les ronces agrippent nos lacets
 dans la confusion d'avec les ajoncs.
 Les châtaigniers s'estompent, mais
 brandissent aux nues leur dernier bois.
 Flèche et carquois,
 Orion hausse le ciel concave.
 Et les figures que l'homme y grave
 mentalement (l'étoile polaire
 est le pivot de ces figures).

Bouclier, Étymologique XI
 Anne Kili-Delanoë





Au cœur de la nuit
 observant « l'infiniment infini »
 toute clameur échouée en amont
 des heures corps en bord de rive
 tout en croche sur étoc de granit
 et l'esprit en dérive d'étrive
 déliant ses étymons dans l'encre vive
 des nébuleuses du silence
 Quel ineffable instant !

Au cœur du présent
 regard en allée lumière
 et la mémoire en buée d'écume
 voguant jusqu'à l'oubli
 sur l'outremer danseur
 dans cette pleine vacuité
 surtout ne pas s'endormir
 et rester à hauteur de souffle
 l'essentiel est là dans le creux
 d'un geste qui se perd au large...

Voie lactée
 Pascal Naud

— Euits dans le lit —
les montophes au ciel existent
les pierres en leur lit s'écroulent
lumière & ombre au-dessus
le tout parfaitement mou
l'eau joue d'instant en instant

Tout ici
dit l'écoulement
des eaux
des pierres

l'allégorie tinte en machair
rebondissante de pierres et de
fe de vale le feuier muletier
l'espèce ne fait pas,
fesses à l'air sous la jupe

à l'appel latine
le torrent n'a de l'audace
en feu, maintenant à l'eau

S'est longue ment donné
avec le folieil le ciel et
le lit de pierres comme Témoign.

Souite





*L'arbre qui se fait mal
À durer sous l'écorce,*

*Et davantage encore
À vouloir se briser
Parfois, depuis le faîte.*

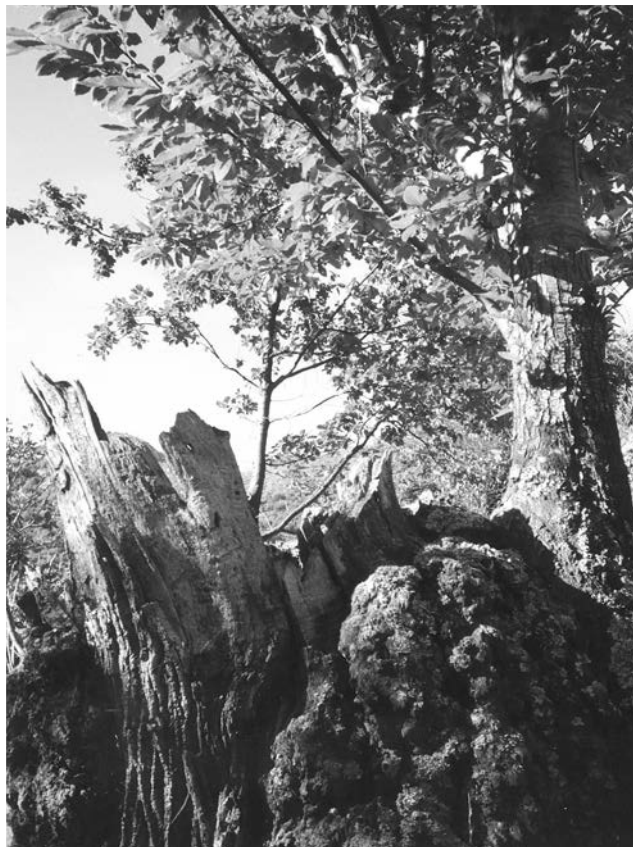
*– Pour décider après
De tenter d'autres branches
Par où s'éparpiller
Dans des milliers de feuilles.*

*Guillevic
Terraqué*

réveillé à l'aube
 une fois de plus
par une branche de noyer
 toujours la même
– invitation à l'errance
 et ce n'est pas la dernière fois !

mais avant toute chose
 à cru sur un rocher
écouter le chant de la rivière
 les pieds dans l'eau
– petit *kawa* qui fume
 quel nirvana !

à en perdre sa culotte
 héhéhé !
moi je vous le dis!
 mais encore ?
– d'un bond je traverse la rivière
 quelle vision !





dans la châtaigneraie
vaguant dans la broussaille
sous la houle des branches
scrouitch !
– les ronces dictent le pas
quel dommage ! un si beau bolet !

soudain la découverte
jaillissant des herbes
une souche creuse énorme
écorce ou ziggourat ?
– idéal pour méditer
je pense à Zoroastre et aux zutistes

dur dru droit
hérésiarque paysage
né d'une vieille souche
sculpture en creux
– *surgeon devenu arbre*
qui dedans a posé sa pêche ?

haut dressé sur la colline
griffu branchu tordu
à la fois mort et vivant
un arbre tresse le ciel
– yin-yang du châtaignier
indicible calligraphie

près de la rivière
soleil absent
assis à ne rien faire
qu'attend-t-il donc ?
– regard flottant au loin
fraîcheur du vent

en pleine montagne
observer les crêtes
attendre la marée
saisir le rehaut du soleil
– ce n'est pas banal
quel ressac !



trouvé en bord de rive
pas n'importe laquelle
cette noueuse légèreté
celle-là et pas une autre
– caducée de plus pour l'esprit
je ramasse une racine

corps à cœur avec la rivière
rasant les flots
autre trouvaille
un héron cendré passe
– mais je n'en dirai rien
est-il complice ?

retour au campement
debout assis couché
en zazen la Louise
peu importe
– quelle patience !
re-petit kawa !

AN-

Lundi 28 juillet
« entre eau et pierre »

Dans l'après-midi, nous nous rassemblons tous près de la rivière pour un premier bâton de parole. Assis sous la frondaison d'un aulne, chacun tentera d'exprimer ce qu'il a ressenti au contact de ces deux éléments premiers : l'eau et la pierre. En épigraphe à cet échange, Anne nous lit l'un de ses poèmes : « ... le torrent charrie de gros blocs de pierre... »

Pour commencer, nous évoquons l'expérience vécue ensemble la veille, cette ludique remontée de la Thines. La plupart des impressions semblent se rejoindre autour de deux évidences : celle du corps « revitalisé » dans sa relation au monde naturel, celle de l'esprit « déstabilisé » dans ses perceptions habituelles par la troublante simplicité de ce retour aux choses. Quoi de plus simple finalement que de s'éprouver au contact de l'eau et de la pierre, de sauter de roche en roche, de marcher à contre-courant, de nager dans des bassins d'eau paisible, de lézarder sur la pierre chaude... Quoi de plus complexe que de traduire cette relation dynamique, cette vivifiante alternance du froid et du chaud,

du fluide et du rugueux, du mobile et de l'immobile... Les mots justes font souvent défauts (surtout quand il fait chaud et que c'est l'heure de la sieste !), et la raison est toujours trop prompte à vouloir régenter les impressions, à poser de significantes catégories qui ne disent rien d'autre qu'elles-mêmes. D'où un bâton de parole très singulier, riche par la pluralité des interventions (une étonnante mixtion de savoir – seront tour à tour conviées la botanique, la géologie, la biologie, la linguistique – et de moments poétiques plus denses, plus émotionnels), mais dans notre tentative de dire, de poétiser l'expérience, de créer une juste harmonie, l'essentiel me semble-t-il (la part non-dite, révélatrice d'un certain rapport de l'être au lieu) coulera entre les mots (à l'image même de cette rivière dont nous n'avons pas encore réussi à apprivoiser le bruyant mantra).

Poids des pierres, des pensées
Songes et montagnes
n'ont pas même balance
Nous habitons encore un autre monde
Peut-être l'intervalle
Philippe Jaccottet

Toutefois, bien que difficile à transcrire, un bon moment de convivialité que ce bâton de parole (et toujours, comme en Drôme, cette rare qualité dans l'écoute, ce respect de l'autre, ces silences partagés, cette musique de l'être se cherchant une partition...). Merci à Lionel pour ces quelques fragments extraits de son carnet de notes:

(Dominique) — Pierre sèche, murmure de la fatigue, réclame de l'eau... même si l'eau aussi est fatiguée. La pierre sèche a peur de devenir du sable.

(Luce) — L'eau douce arrondit les pierres. Le temps est là. Comment était cet endroit au début du temps? Tout devait être plus anguleux, plus coupant — Eau taurlou bonnante.

Pour - pour - pour
le cœur des pierres bat-il tous les ans?
tous les siècles?

(Yvan) — Le regard peut glisser sur une pierre; le mouvement de l'eau l'arrête. Nouveauté de l'eau fré dans la pierre, rendu lisible.

Respiration qui n'appartient ni à l'un, ni à l'autre : une sorte d'équilibre qui se balance entre ces deux éléments. Sang & squelette. Confronté au torrent qui coule, on se vide.

(Luce) — un acte de flottement. "L'esprit se lave à l'eau des rivières"...

(Hane) — Eau = 80% du corps. Pierres en transparence. Mémoire de l'eau → homéopathie. Globules rouges = seules cellules qui perdent leurs noyaux (le 3^e mois) : vacuité du sang, ce qui lui permet de se renouveler. Vide nécessaire.

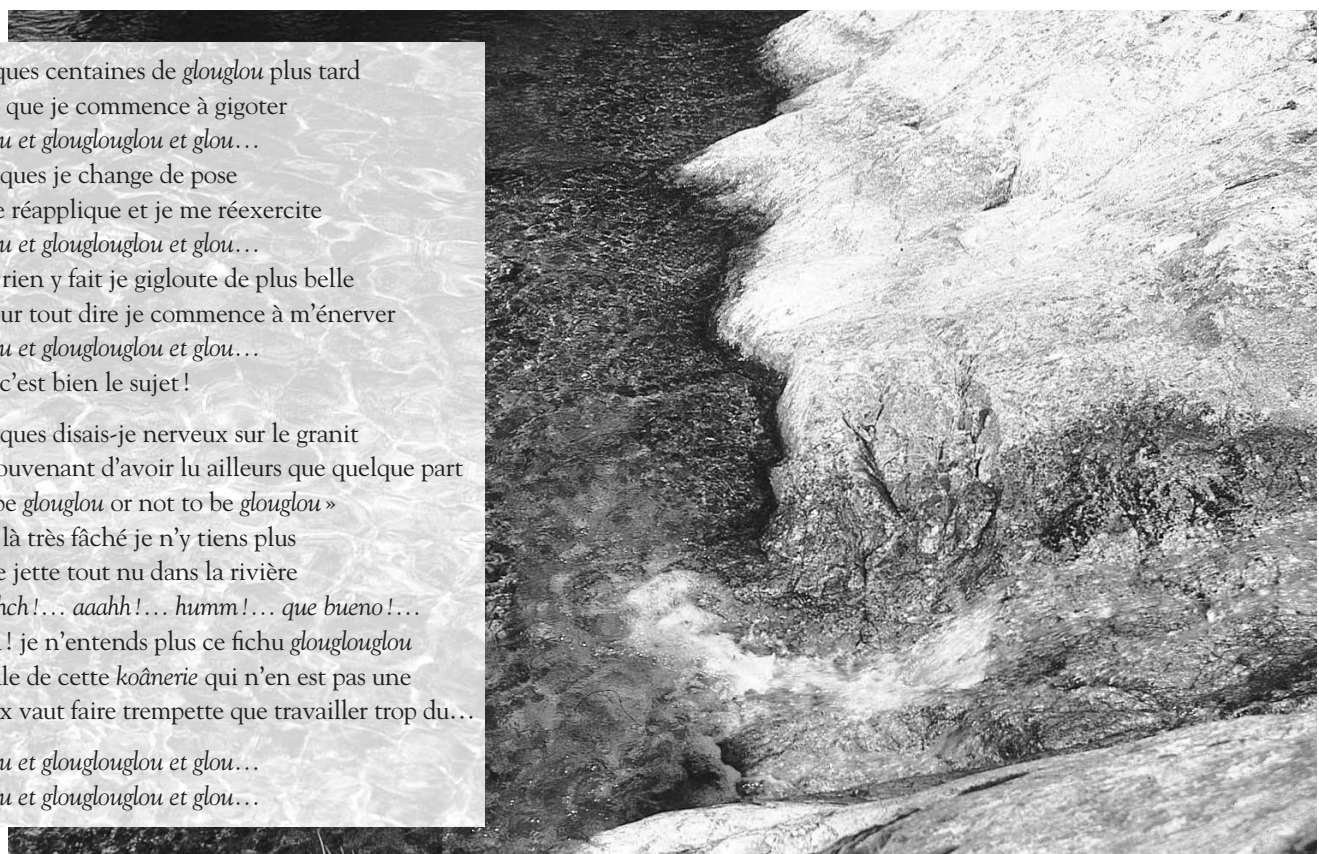
(Yvan) — Apprentissage de la respiration. Position forcée du Chi jong → circulation du sang...





zazen couché sur le granit
à écouter le *glouglou* de la rivière
et glou et glouglouglou et glou...
eh oui ! c'est ainsi
depuis que le monde est monde
et glou et glouglouglou et glou...
que pourrait faire d'autre une rivière
je vous le demande sinon
et glou et glouglouglou et glou...
mais c'est un autre sujet !

adonques disais-je oisif sur le granit
me souvenant d'avoir lu quelque part
« écoute le *glouglou* de la rivière
et deviens ce *glougou* »
fort intrigué et pour tout dire
ouvert à l'expérience je m'interroge
y aurait-il donc *glouglou* et *glouglou*
de subtils *glouglou* à nul autre pareils ?
adonques je m'applique et je m'exerce
et glou et glouglouglou et glou...
et glou et glouglouglou et glou...



quelques centaines de *glouglou* plus tard
voilà que je commence à gigoter
et glou et glouglouglou et glou...
adonques je change de pose
je me réapplique et je me réexerce
et glou et glouglouglou et glou...
mais rien y fait je gigloute de plus belle
et pour tout dire je commence à m'énervier
et glou et glouglouglou et glou...
et là c'est bien le sujet !

adonques disais-je nerveux sur le granit
me souvenant d'avoir lu ailleurs que quelque part
« to be *glouglou* or not to be *glouglou* »
mais là très fâché je n'y tiens plus
et me jette tout nu dans la rivière
splachch!... aaahh!... humm!... que bueno!...
enfin ! je n'entends plus ce fichu *glouglouglou*
morale de cette *koânerie* qui n'en est pas une
mieux vaut faire trempette que travailler trop du...

et glou et glouglouglou et glou...
et glou et glouglouglou et glou...

Pierre ronde et blanche
sous mes reins brûlant
j'accrole mon corps
au grand corps de pierre -

Silex et meun
et magma fumant
pressent en mon corps
un saillot de pierre -

Peau de bœuf cuverte
lichen arraché
au corps assailli
du sang de la pierre -

Que le vent se fane !
pierre et peau frémissent
et l'eau blanche glisse
sous la peau de pierre -

Tourne et tourne l'eau
sous la peau de pierre
mon corps devenu
ce grand corps de pierre -

Ronde de la pierre...

Al Lionel.

Quelle joie
De traverser à gué la rivière en été
Sandales en main
Buson Yosa

Profondeur de la vallée
Comme un papillon passe haut !
Sekitei Hara

Après le bâton de parole, nous nous dispersons à nouveau, qui pour s'enfoncer dans le *bush*, qui pour bouquiner ou regoûter aux joies simples de l'eau fraîche, qui pour boire un coup (il fait si chaud et le vent est si peu présent) à l'ombre de notre noyer dont les branches portent de bien curieux fruits (il nous sert aussi de garde-manger). Bientôt, Louise se met à l'ouvrage et nous prépare avec amour une *polenta* de derrière les fagots. Tandis que je la regarde faire (histoire de lui piquer la recette), retentissent au loin des éclats de voix, un jeu de clarinette à rendre folles les mouettes. Étrillant la partition-rivière, compères Yvan et Lionel se sont mis à l'écart (discrètement pensent-ils) pour répéter le poème de Ken *Le Chemin du chaman* qu'ils comptent nous interpréter ce soir...

Le silence !
Pénètrent dans le rocher
Les voix des cigales
Matsuo Bashô

Tombe la pluie en été
Je lève mon verre à sa santé
Sakasake Tatubu

Tout en me grattant l'oreille, je regarde le ciel qui se couvre de nuages de plus en plus denses. Loin, par-delà les montagnes (vers le nord-est), commence à s'agiter un magnifique ballet de lumière mordorant les gris et les bleus. Un orage se prépare... Est-ce là le fait du hasard (du type $X_{n+1} = AX_n + B$) ou de la simple efficacité chaotique (du type *héhéhé*!) ? Je m'interroge... Toujours est-il qu'après le repas (qu'on crève mon tambour si je galèje !), au moment même où Lionel entonne les paroles fatidiques « Je fus appelé dehors / le grand ciel m'a parlé... », une bonne petite pluie tiède nous tombe sur la tête ! Dans un décor crépusculaire marbré d'éclairs bleus, rassemblés au milieu de la rivière sur un îlot de granit, nous assistons à un moment poétique d'une rare intensité. Couvrant de sa voix de stentor le vacarme de

la rivière (quelle énergie ! l'est pourtant pas bien gras ce gars-là !), Lionel s'en donne à cœur joie :

*ka kayagaya ka !... kra krarak krarak !...
fraak fraak fraak !... kaigaikak kaigaikak !...*

Et Yvan, les pieds dans l'eau, d'ajouter son humeur musicale, y allant allègrement de son jeu de anche très déhanché. Pris au vif de l'instant (Serge et Daniel se mettent à danser sur le granit), nous sommes tous emportés loin, très loin par-delà les crêtes des montagnes qu'illumine l'orage...

*je danse la danse des oiseaux
voyez mes ailes
je vole de lieu en lieu
les ailes fermes et tendues
je monte haut, très haut dans le ciel
avec l'aigle des mers
avec le fou de l'océan
plus haut, toujours plus haut
je ne suis plus
qu'un silence en mouvement...*

Soudain

*L'essentiel c'est ça :
se laisser transpercer
par les grosses gouttes fraîches.*

*Ainsi pour cette fourmi
cette miette de Fourme d'Ambert
provision inespérée
qu'elle tire avec patience.*

*L'air de clarinette
le musicien
à les pieds dans l'eau)*

*chaque patte qui avance
chaque goutte qui traverse*

*la Thénos glousse
tout autant des cailloux chauds*

Près d'une crête
un coin de lumière
résiste à l'orage

Ciel
ou fromage

bleus

Marinette

Espace métamorphique

Granit brillant dans le midi

Temps rendus à la cavalcade

tu sois

L'espace s'ouvre dans l'ombre

Etoiles

nébuleuses

L'eau répète sur la roche

Le lieu du contour

Dans sur des visages plus serins

Yvan

Après ce moment poético-chamanique (tiens donc, la pluie s'est arrêtée de tomber!), nous ressentons le besoin instinctif de lui porter un juste répons, de prolonger l'instant, ce réel plaisir d'être là (comme dit le proverbe: qui a goûté aux sushis ne mange plus que des sushis). Aussi décidons-nous de bouger et de continuer cette soirée au hameau de Thines. En chemin, nous croisons des crapauds (de gros crapauds luisant dans la nuit), ce qui m'inspire *of course* un petit haïku:

dans le bas du fossé
de gros crapauds tiennent le haut du pavé
quel colloque!

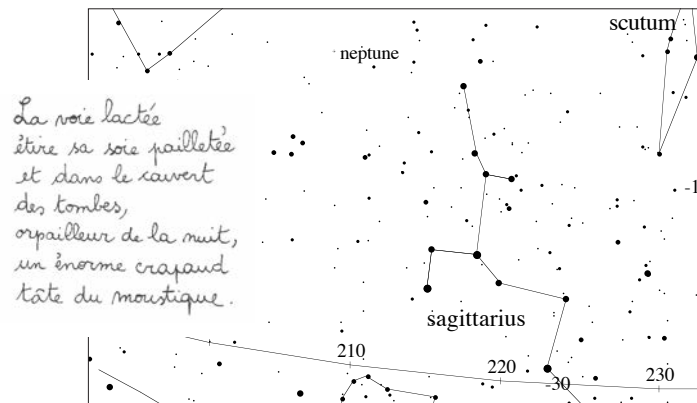
À Thines, tels des huguenots en campagne, nous investissons l'église (à cette heure, les bigots font dodo) pour y officier une sacrée grand'messe! D'abord, en guise de *préparation*, initiés par Jacqueline, nous faisons quelques exercices de voix (histoire de tester la résonance du lieu et d'augmenter notre réceptivité); ensuite, comme il se doit, nous passons à l'*instruction*. Là, je choisis de lire une épître selon Saint-John Perse (*Ô vous que rafraîchit l'orage... Fraîcheur et gage de fraîcheur... Se hâter, se hâter! Parole de vivant!... Et vous avez*

si peu de temps pour naître à cet instant !...), puis quelques versets d'un évangile apocryphe découvert il y a peu à Schiermonnikoog (l'Île du Moine gris) :

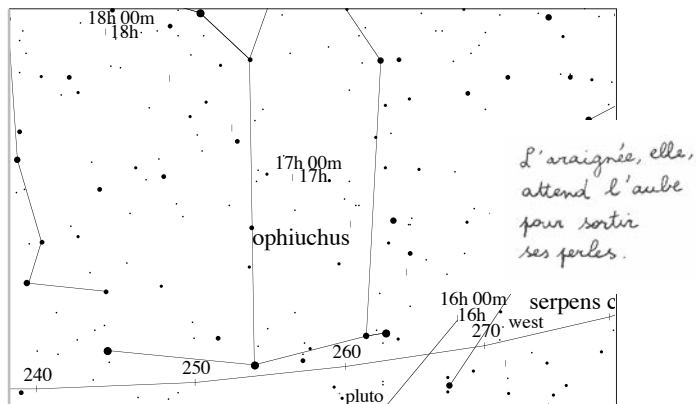
en marge de l'hiver...
regardant vers le Nord...
les yeux en courbure de songe...

fugacité de l'instant
qui épure et nourrit l'espace
d'une chaleur rare inoubliable...

Durant la lecture, pris d'une subite inspiration, Yvan intervient à la clarinette et ajoute aux textes une dimension musicale qui nous entraîne vers des paysages endiablés de l'esprit (yeap ! ça, c'est ce que j'appelle un *graduel* !). Comme en écho, de beaux éclairs bleus redessinent le vitrail. Mais il se fait tard. Nous faisons une pause dans le cimetière jouxtant l'église, ce qui donne l'occasion aux plus fatigués d'entre nous de se défiler dans la nuit pour rejoindre leur igloo en plastique. Au loin, dans la montagne, quelques grondements sourds encore... mais le ciel commence à se dégager, révélant des chapelets d'étoiles...



Tous les catéchumènes partis, ne reste plus que quatre infatigables *optimystiques* pour la suite de la cérémonie (partie la plus importante, comme il se doit), mais celle-ci s'annonce pour le plus des moins orthodoxes. Pas d'*oblation* (entre nous, il faut dire qu'on a bien bouffé et bien bu avant de venir). En guise de *canon*, de *communion* et tout le *saint-frusquin*, des poèmes, de la musique, des chansons (tout le répertoire de Jean Vasca y passe). Bien évidemment, pas d'*action de grâces* sinon (je dois l'avouer) une seule, histoire d'exorciser ma crainte de voir débarquer la maréchaussée tant nous chahutons et gueulons dans la nuit.



Plus tard (un peu beaucoup effiloché), je sors prendre l'air. Dans le cimetière qu'éclaire une lune déjà haute dans le ciel étoilé (il ne doit pas être loin des deux heures du matin), je retrouve Arthur le crapaud que Lionel avait repéré plus tôt. Bien peinarde sur son petit derrière (au spectacle sans doute ?), ses deux gros yeux brillants me rappellent un passage du *De Contemptu Mundi* de Bernard de Morlaix : « ... les arbres et les minéraux [et aussi les crapauds] vous enseigneront davantage que ce que vous pouvez attendre des lèvres des docteurs en théologie... » Tout en méditant cette bonne parole, j'observe quelque temps Arthur, sa petite

tête chauve et ses manières *cool* d'être au monde. Visiblement, de la philosophie, il n'en a rien à battre, ce qui m'inspire un autre petit haïku :

sur un muret de pierre près de la lampe
l'air de rien un crapaud attend son heure
– quel petit malin !

Dominique « au-large-sourire » finit par me rejoindre dans le cimetière. Quant à Lionel et Yvan, pris de fièvre poétique (est-ce cela le *daimon* des Anciens ?), ces deux-là ne semblent plus pouvoir s'arrêter. Tandis que leurs voix de damnés traversent les murs de granit, Dominique et moi, assis sur un parapet de schistes, restons là tranquilles à bavarder, oublieux de tout et de rien... Près de nous, Arthur-le-malin tient la chandelle. Longue papote transsubstantiatrice (dont je ne dirai rien) ponctuée de *sloop* !..., ce qui derechef m'inspire un dernier petit haïku, mais de très mauvais goût celui-là (il serait temps d'aller dormir !):

sourire blanc dans la nuit
sloop !
– qui a avalé le moustique ?

AN-

Handwritten musical notation on a page titled "SYNCLINAISSON". The notation is written on five staves. The first staff contains a series of notes, followed by a large, bold, black diagonal line. The second staff contains a series of notes, followed by a large, bold, black diagonal line. The third staff contains a series of notes, followed by a large, bold, black diagonal line. The fourth staff contains a series of notes, followed by a large, bold, black diagonal line. The fifth staff contains a series of notes, followed by a large, bold, black diagonal line. The notation is written in a stylized, handwritten style. The page is titled "SYNCLINAISSON" in a bold, black, sans-serif font. The page is numbered "1" in the bottom right corner. The page is signed "Yvan Dendievel" in the bottom right corner.

SYNCLINAISSON

1

Yvan Dendievel

Courte nuit d'été
Une goutte de rosée
Sur le dos d'une chenille velue
Buson

Mardi 29 juillet

Réveillé à l'aube malgré (ou à cause de) cette « nuit blanche pour une messe noire », petit *kawa* ravigotant avant de descendre le cours de la Thines. Rien de tel qu'une petite marche méditative dans la fraîcheur du matin pour se ragaillardir et se laver l'esprit de toute pensée confuse... Remontant la rivière, une libellule zigzague entre les rochers moussus. À bien l'observer (je fais quelques croquis nerveux), les droites brisées qu'elle trace au ras de l'eau me rappellent certains travaux exploratoires de Kandinsky (lorsqu'il s'efforce dans *Point-Ligne-Plan* de définir les éléments de base constitutifs d'une future grammaire des formes) :

Point – Calme. Ligne – Tension intérieurement active, née du mouvement. Les deux éléments – croisement, combinaison – créent leur propre « langage » inaccessible aux mots. L'exclusion des « fioritures », qui pourraient obscurcir et étouffer la sonorité intérieure de ce langage,

Vapeur qui s'élève de la terre
Vol blanchâtre
D'un insecte d'un nom inconnu
Buson

Escapade

Ce matin, l'eau de la rivière est si transparente que je crains, en nageant, de heurter les rochers tranchants du fond – pourtant inaccessibles. L'orage de la nuit a lavé le paysage qui resplendit de vert turquoise.

✱

Sur les hauteurs.
Quitter la cuve bouillonnante de la rivière
où l'on finit par se sentir étouffé
– pour reprendre souffle et distance...

✱

Rumeur obsédante de la rivière
enfin apaisée
enfin n'entendre
que le cri-cri des cigales
conjurant l'orage la chaleur
– vent tiède dans les châtaigniers...

prête à l'expression picturale la plus grande concision et la plus haute précision. La forme pure est prête à recevoir le contenu vivant.

À méditer... Je note dans mon carnet : « relire Kandinsky et comparer ses propos avec le langage de la libellule »... Mais, dans l'immédiat, l'heure n'est pas à la réflexion spéculative. Interpelé par le lieu, je préfère poursuivre mon itinérance silencieuse, et me voilà parti, cheminant sur le granit, sautillant de roche en roche, zigzaguant de rive en rive (un peu comme la libellule mais en beaucoup plus *flappy*!)...

En contrebas, la rivière se resserre de plus en plus. Bientôt, cerné par de hautes falaises, les pieds dans l'eau, me voilà bloqué. Il ne me reste plus qu'à escalader une paroi ou nager dans le *glagla* ! Je choisis de rebrousser chemin pour me trouver bien vite un endroit propice d'où je pourrai observer le lever du soleil. Pour rien au monde, je ne voudrais rater cet instant magique, ce bond par-delà les crêtes, cette marée de lumière ranimant les formes, illuminant de mille feux la rivière. Et ce moment approche, je le sens, je l'entends. Cris des passereaux dans le sombre feuillage...

Là-haut, découpant le ciel, les crêtes commencent à flamboyer. Il est temps de s'arrêter. Près de la rivière, je me choisis un large coussin de granit pour mieux profiter d'un spectacle qui, à chaque fois, me laisse sans voix. Pour saluer cet avènement, je sors de mon sac un vieux texte égyptien *Grand Hymne à Aten* (écrit par le soi-disant débile Aménophis IV à l'époque de son « aventure amarnienne »), poème que je lis en entier rien que pour le plaisir de l'instant :

*À l'aube, tu resplendis à l'horizon,
Tu illumines, toi le soleil ;
Dans le jour, tu chasses le noir
Lorsque tu donnes tes rayons.
Les Deux Pays s'éveillent en fête...
La terre entière fait son ouvrage.
Les arbres et les plantes verdoyent
Et les oiseaux s'envolent de leurs nids ;
Leurs ailes s'ouvrent adorant ton âme.
Tous les chevreaux sautent sur leurs pieds,
Tout ce qui vole et bat des ailes,
Vit quand tu resplendis pour eux.
Les bateaux à l'envi montent et descendent le fleuve,
Tout chemin est ouvert parce que tu apparais.*



Plus tard, revenu près du campement, *kesatidonkesa* au milieu de la rivière ? Suis-je victime d'une illusion chromatique pour avoir trop longtemps regardé cette chaude lumière se jouant de l'eau et des rochers ? Je m'approche pour mieux voir ce qui me semble bien être un phénomène de la nature. Quelle merveille ! Ne dirait-on pas une gravure rupestre ou ai-je trop d'imagination ? Petite rêverie paléolithique avant de photographier cette « chose » (du granit fissuré que traverse un filet d'eau de plus en plus ramifié). Bientôt, tout disparaîtra sous le frais mantra de la rivière (son débit est en train d'augmenter)...

Dans l'après midi, nous nous rassemblons tous dans le verger de Louissette pour un second bâton de parole. Le thème proposé est « la création dans notre vie quotidienne ». À première vue, le sujet est un peu bateau (nous nous regardons tous comme des canards en bois), mais bien vite il y a mutinerie à bord. Yvan se rebelle et se demande si ce *pow-pow* est bien nécessaire. Ne risquons-nous pas de formaliser une dynamique qui ne peut l'être sous peine de tomber dans la répétition et le bavardage ? Anne en rajoute et insiste sur le fait qu'un bâton de parole relève d'une autre dimension dialogique

que celle du discours, d'un simple échange intellectuel. Autre chose de plus vital est en jeu, et c'est évidemment cet enjeu poétique-là qui nous intéresse tous. Tour à tour, chacun réagit selon son tempérament et, sans trop le savoir, en larguant d'un seul coup le grand foc (comme quoi une certaine « nervosité » est souvent nécessaire si l'on souhaite ouvrir et transfigurer l'espace noétique !), nous prendrons de fait un bon cap qui, au fil de cet échange de plus en plus sensible, nous emmènera au cœur d'un large archipel de l'esprit que nous ne ferons bien sûr qu'effleurer tant il est complexe et incertain à explorer. Pour le dire autrement (à la manière tibétaine), tout n'a pas été dit, ne pouvant l'être, et rien de ce qui s'est dit ou aurait pu se dire ne l'a vraiment été tant il reste à dire... Toutefois, ce qui demeure, par-delà les mots et les manières individuelles d'accoster un tel sujet, c'est un souffle vital, une énergie sans nom, une humeur rythmique qui nous a maintenu en éveil. L'essentiel, me semble-t-il, est là. Une éveillante « rumeur » qu'il nous appartient (créateur ou non) d'entretenir ou de fomentier – n'est-elle pas fondatrice, cause originaire de toute « création d'être » ? Tout ne commence-t-il pas par un profond et bruyant silence qui ne demande qu'à éclore au jour ? Musique !

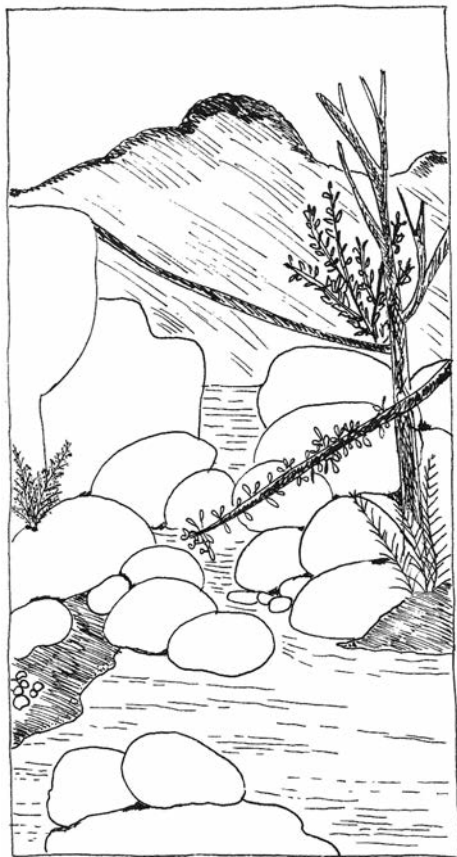
Musique : haleine des statues, peut-être
Silence des images. Langue
Où prennent fin les langues, temps
perpendiculaire aux cœurs qui fondent.
Sentiments pour quoi ? Métamorphose
des sentiments en quoi ? En un paysage de sons.
Musique : pays étranger, cœur qui s'échappe
de nous. Espace le plus intime de nous-mêmes
qui, s'élevant au-dessus de nous,
nous expulse : départ sacré...

R. M. Rilke

(Anne) – La création est un mouvement
enclenché qu'il s'agit d'assumer, de mener
jusqu'à son terme – pendant une
durée déterminée.

À l'échelle de la vie, se créer soi-même
– développer aussi pleinement que possible
les potentialités vivantes contenues en nous
(non pas les "talents", mais la vie).

Seule une perspective d'auto-création
dynamise & enrichit la vie – et peut
rendre supportable la finitude, les bornes
temporelles.



Balade de fin d'après-midi
vers les sommets

Fougères, genêts brûlés
ronces fleuries de mûres murées.

C'est encore le granit
qui force le passage
dans le vert enchevêtré.

Des murets centenaires
campent des terrasses
de tous côtés
mais tout est à l'oubli

Plus de paysan portant
châtaignes fraîches ou séchées,
raisins, fumer, mûriers pour
vers à soie, tève à remonter...

Épines et graminées
griffent, décroiffent, défigurent
ce labeur fou des
hommes d'autrefois.

Lichens rares
légards croissant sur le sec
pic maqueron échappant au regard

Course avec le soleil
qui bascule
derrière l'autre versant

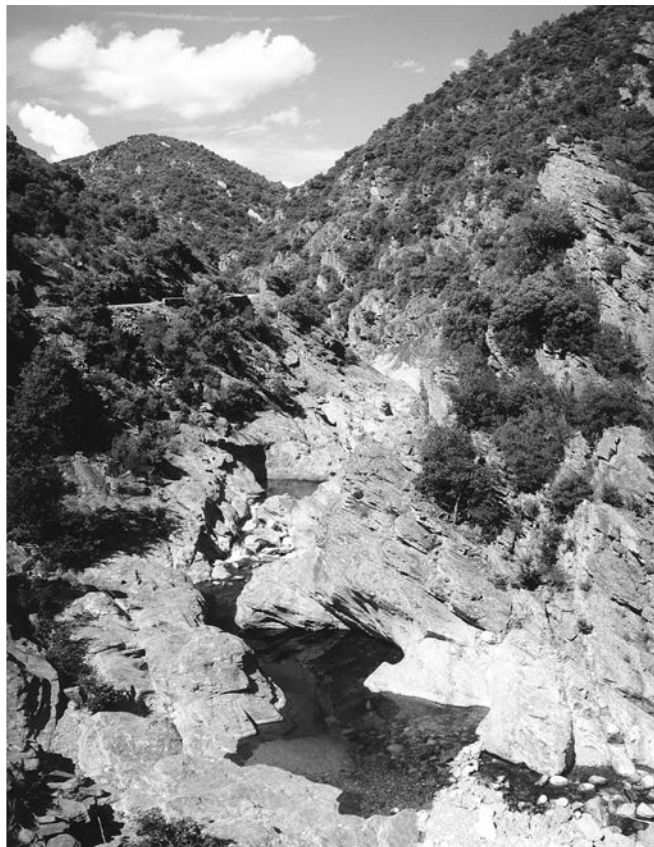
Un mulot surpris
trotte sur une voie
aux issues connues de lui.

Les châtaigniers morts
chandelles sans flamme
dressent leur bras
au ciel

A leur pied, des arbres
à maître
par centaines.

Marinette





Dernière escapade

Nous marchons vers les crêtes,
à la recherche d'un chemin
que nous ne trouverons pas.
Bientôt, Yvan, Dominique et moi continuons seuls,
griffés par le soleil et les ronces.
Nous atteignons, non sans peine, la crête tant espérée
– qui n'en finissait pas de se dérober –
puis, enfin, le paysage s'ouvre, respire,
immense...
Ah!...

Nous redescendons à travers genêts et ronces,
glissant, culbutant, rampant
comme des sangliers fous!...
Je me gave de mûres,
jambes écorchées, sueur plein les yeux
– heureux pourtant fourbu...

Lorsque je me replonge enfin
dans l'eau fraîche de la Thines,
tout mon corps est *vivant*.

Lionel Seppolini

Après ce long moment de parole (sous l'emprise d'une sourde énergie), nous éprouvons tous le besoin de marcher, de sortir du cercle étroit où nous lézardons depuis quatre jours. Les plus exaltés d'entre nous souhaitent s'esbigner dans la montagne ; les plus sages sauter de roche en roche et descendre la rivière. Deux groupes se forment. Moi, je préfère rester seul et revenir près de Thines, refaire le chemin emprunté le premier jour et prendre quelques notes, boucler la boucle en quelque sorte. Au fond, ce que nous faisons tous à notre manière, c'est inscrire quelques repères de plus, de façon à élargir et fortifier notre vision d'un lieu que nous n'avons fait qu'entrevoir...

Le soir, en cercle au milieu de la rivière, nous partageons notre dernier repas (préparé par Anne et Franz). Nous parlons beaucoup (ambiance typique des grands départs), mais Dominique y met bientôt un holà et nous invite tour à tour à lire quelques textes. Anne nous fait découvrir ses apostrophiques poèmes (quel humour « scie-à-barreaux » ! J'en ris encore !), puis Serge, Marinette et moi-même lisons nos propres textes (« Large-sourire » insiste si obligeamment !) auxquels Yvan ajoute une dimension musicale dont il a le secret... Ces der-

niers instants poétiques sont une bonne manière de se séparer (demain, chacun s'en retournera poursuivre son chemin), mais déjà nous convenons d'une prochaine rencontre inter-ateliers. Lionel nous propose de se revoir en Savoie, quelque part dans la Chaîne des Aravis, pour une rencontre « autour du haïku ». Yeap ! Adopté, vendu ! Rendez-vous l'année prochaine pour d'autres réjouissances géopoétiques !



Mercredi 30 juillet – Exit

avant de partir
qui vers le Sud ou le Nord
qui vers l'Est ou l'Ouest
une dernière fois revenir en ce lieu à l'aube
se laver l'esprit aux remous de la rivière
écouter son frais mantra
puis s'allonger sur la pierre
la humer s'y écorcher même
et observer les crêtes frangées de lumière
ensuite fermer les yeux
respirer profondément
geste simple qui avive et libère
et rester là affranchi des heures
dans le silence d'une partition en devenir
et rester là
pour ne pas en revenir autrement
que léger et plein de cette musique sans âge
et rester là
avant de partir
d'ouvrir les yeux sur d'autres paysages...

exit



En écrivant, je chemine vers le sens ; en lisant ce que j'écris, je l'efface, je dissous le chemin. Chaque tentative finit de la même façon : dissolution du texte dans la lecture, expulsion du sens par l'écriture. La quête du sens culmine en l'apparition d'une réalité qui se situe au-delà du sens et qui le désagrège, le détruit. Nous allons de la quête du sens à son abolition pour que surgisse une réalité qui, à son tour, se dissipe. La réalité et sa splendeur, la réalité et son opacité : la vision que nous propose l'écriture poétique est celle de sa dissolution. La poésie est vide comme la clairière du bois dans le tableau de Dadd : ce n'est que le lieu de l'apparition qui est, simultanément, celui de la disparition. Rien n'aura eu lieu que le lieu.

Octavio Paz, *Le Singe grammairien*



enfin, la paya
d'aine, respice,
immanence...

H E R O N

H E R O N

H E R O N

R H O N E

R H O N E

Prochaine rencontre
Balade fagnarde
Samedi 7 mars 1998

Cette rencontre se déroulera en deux temps :

– **Rendez-vous à 10h** au Musée Rimbaud à Charleville-Mézières. Visite du musée suivi à midi d'un léger repas dans un resto du coin (à choisir sur place).

Adresse du musée : Vieux Moulin, Quai Rimbaud (au centre ville, en bord de Meuse, tout près de la Place Ducale).

– **Départ à 14h** vers les Fagnes de Sévigny-La-Forêt, situées à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Charleville, du côté de Rocroi. Promenade d'une durée d'environ 2h30.

Important : mars est un mois souvent très pluvieux. Prémunissez-vous en conséquence (bottes, ciré,...).

Amitiés !



Carnets de route 1998

Bien que nous ayons pris quelque retard dans la réalisation de nos Carnets, que ceci ne vous empêche pas de verser votre participation pour l'année 1998 (350 BEF ou 65 FF) sur le compte de l'Atelier du héron. (cf. notre formulaire)

Appel à souscription

Dans le cadre de notre cinquième anniversaire, l'Atelier du héron vient de réaliser quatre séries de cartes postales (en couleur, format 150/170x105). Chaque série (de 4 cartes) représente quelques moments visuels particulièrement évocateurs de nos précédentes pérégrinations géopoétiques (en Ardèche, en Frise, en Bretagne et ailleurs...). Une manière parmi d'autres de promouvoir notre sensibilité vis-à-vis du monde et de la nature.

Nous visons aussi un objectif commercial. Nous ne disposons plus comme auparavant de tout le matériel P.A.O. nécessaire à la réalisation de nos publications. Nous devons très rapidement dégager assez de sous pour financer ce matériel, et la somme suffisante est plutôt rondelette (environ 240.000 BEF / 40.000 FF). Une manière concrète et très simple de nous aider, c'est de... sortir son porte-monnaie et d'acheter nos cartes ! Mieux encore, de prendre en charge quelques séries et de démarcher autour de soi. Tous les « géovistes » en herbe sont les bienvenus. (Pour les détails, voir le formulaire ci-après.)

Merci d'avance de nous soutenir dans nos activités.

Invitation
« Autour du haïku »
Rencontre géopoétique en Savoie

Cette rencontre « *autour du haïku* » et de la géopoétique visera avant tout à tenter de créer les conditions nécessaires pour vivre aussi pleinement que possible le rapport à un lieu précis – en l’occurrence, le bois, les alpages et les crêtes rocailleuses de la Chaîne des Aravis, au-dessus de La Giettaz, juste à l’ouest du Mont-Blanc. La logique ne peut donc être de *production* à tout prix, mais avant tout de recherche, d’ouverture et de respiration.

Pour vivre ce (très beau) lieu, nous mettrons en place un certain nombre d’activités physiques et artistiques : marches diurnes balisées de notes-haïku, marches d’orientation dans les bois et dans les alpages (la nuit de la pleine lune !), observation de la faune et de la flore (particulièrement riches), ateliers divers mettant en œuvre *tous les sens* – mais aussi lectures, musicale, bâtons de parole, exposés géopoétiques, qi gong, tai qi...

En tant que *forme*, le haïku est susceptible à la fois de baliser le parcours de chacun et de donner lieu à une expérience véritablement collective – à l’origine, n’est-il pas une pratique essentiellement sociale ? Mais s’enfermer dans telle forme précise peut être réducteur, et le haïku suppose aussi d’autres

formes artistiques (chaînes de poèmes brefs et poèmes plus longs, calligraphie, peinture, dessin, musique...) et, surtout, un certain état d’esprit : légèreté, calme, disponibilité aux mouvements du monde...

Dans la perspective du haïku, atteindre un tel état d’esprit passe par une observation attentive des « circonstances de l’heure... des mille variations et des dix-mille nuances de l’inexprimé » après quoi « il n’est plus que de se laisser porter par l’inspiration de l’instant » : « si l’on s’évertue à être sans cesse à l’affût des choses, les impressions qu’elles suscitent deviennent des versets » (Le haïkaï selon Bashô). Le haïku pourrait ainsi faire le lien entre démarche individuelle et rencontre collective, entre plaisir immédiat de la marche ou de l’observation et tentative d’expression : comment *rendre compte*, à soi et au groupe, des émotions qui nous ont traversés au contact du lieu ?...

Lionel Seppoloni

Organisée par l’Atelier du Rhône, cette rencontre se déroulera du jeudi 9 au dimanche 12 juillet 1998. Pour tous les détails pratiques, veuillez vous reporter au pré-programme qui accompagne ce carnet. De plus, le lieu ne permet guère d’accueillir plus d’une quinzaine de personnes. Quelques places sont encore disponibles. Ne tardez pas à vous inscrire en contactant Lionel au 04.78.69.49.42 (23 rue de Chevreur – 69007 Lyon).

Nom: Prénom:

Adresse:

- ☐ Souhaite souscrire aux **Carnets de route 1998** de *L'Atelier du héron* au prix de 350 BEF ou 65 FF.
- ☐ Souhaite recevoir ... exemplaire(s) des **Carnets de route 1996** (300 BEF ou 55 FF).
... exemplaire(s) des **Carnets de route 1997** (300 BEF ou 55 FF).
... exemplaire(s) du **Carnet hors-série** – exposition de Verviers (200 BEF ou 40 FF).
... exemplaire(s) du **Cahier n° 1** de *L'Atelier du héron* (570 BEF ou 100 FF).
... exemplaire(s) du **Cahier n° 2** (dès sa parution) au prix de souscription de 450 BEF ou 80 FF.
- ☐ De plus, je souhaite soutenir les activités de *L'Atelier* et verse la somme de F.

Je règle ce jour la somme de (frais de port compris)

Pour la **Belgique** :

compte n° 310-1127878-48

l'Atelier du héron, 18 av. Dierickx,

B-1160 Bruxelles.

Pour la **France** :

compte n° 411.06.9406

l'Atelier du héron (Danielle Laudrin),

24 rue des Trois Bornes, F-75.011 Paris.

DateSignature

Contact : Thierry-Pierre, 18 av. Dierickx, B-1160 Bruxelles. Tél. : (19-32)2 660 13 09

Cartes postales

Je souhaite recevoir :

- ☐ ... série « Rivage » (Schiermonnikoog)
 - ☐ ... série « Arborescence »
 - ☐ ... série « Entre pierre et eau »
 - ☐ ... série « Rivage » (Bretagne)
- (au prix de 160 BEF ou 30 FF la série de 4 cartes)
- ☐ les 4 séries
(au prix de 550 BEF ou 100 FF pour les 16 cartes)
et verse la somme de F
(frais de port compris)

Important !

Dorénavant, afin de faciliter la gestion de nos envois, il est préférable de nous renvoyer ce formulaire ainsi que les chèques à l'adresse suivante :

Pascal Naud
Rue des Taxandres 8
B-1040 – Bruxelles

(pour la France, les chèques doivent parvenir en Belgique, émis à l'ordre de l'Atelier du héron –
Danielle Laudrin, 24 rue des Trois Bornes
F-75.011 Paris)
E-mail : pascalnaud@hotmail.com